POITIERS : Elias de Mendelssohn par Philippe Herreweghe



POITIERS, TAP. Le 14 fév 2091. MENDELSSOHN: ELIAS. **Philippe Herrewghe** s'intéresse au génie oratorien de Mendelssohn, un aspect finalement peu connu de son écriture, du moins en France (en Allemagne il en va tout autrement) ; on connaît davantage ses symphonies, ses concertos, ouvertures et poèmes symphoniques, sans omettre évidemment l'inusable musique du Songe d'une nuit d'été / *Midsummer Light's dream*, si respectueuse de la poésie nocturne et amoureuse de Shakespeare.

_____

_____

MENDELSSOHN : ELIAS
POITIERS, TAP (Auditorium)
Jeudi 14 février 2019, 19h30

Informations
Réservations

Philippe Herreweghe, direction
Christina Landshamer soprano
Gerhild Romberger mezzo-soprano
Werner Güra ténor
Andrè Schuen baryton
Felix Mendelssohn Elias op. 70, oratorio en deux parties

2h30 dont entracte
https://www.tap-poitiers.com/spectacle/mendelssohn/

Présentation

UN PROPHETE INSPIRÉ PAR DIEU... Cecil B. DeMille avait choisi Moïse pour son chef-d'œuvre, Mendelssohn, Élie pour le sien. Il faut dire que musicalement et dramatiquement, l'histoire du prophète réserve, elle aussi, quelques moments de bravoure et d'émotion : Élie fait venir la pluie après vingt ans de sécheresse, Élie ressuscite l'enfant de la veuve, Élie confond les faux prophètes et les foudroie. Le chœur participe à l'action mais se met aussi en retrait pour méditer sur la grandeur de Dieu. Quinze ans avant la création d'Elias, Mendelssohn avait ressorti des cartons et exposé à l'admiration de tous la Passion selon saint Matthieu de Bach, ignorée pendant un siècle. Pouvait-il trouver meilleure inspiration ? / Illustration : **TITIEN : La Transfiguration du Christ (1565)**, église San Salvador. Jésus transfiguré est entouré des prophètes (Moïse et ses tables de la loi ; Elie dont les 3 disciples sont allongés, comme terrifiés au sol, se protégeant de la lumière éblouissante et miraculeuse…



UN ORATORIO POETIQUE ET SPIRITUEL… Après le succès remporté par son Paulus, Felix Mendelssohn (1809-1847) compose son dernier grand chef-d'œuvre, l'oratorio Elias, en 1846. Le livret s'appuie sur le portrait que fait le récit biblique du prophète Élie, au premier livre des Rois, ainsi que sur d'autres textes bibliques (Esaïe, Psaumes, …). Personnage d'une vraie dimension épique, passionné et volontaire, Élie évolue au fil de l'oratorio gagnant en confiance, se révélant à lui-même et prenant conscience de sa foi dans un rapport de plus en plus sobre et intense à Dieu (idéalement exprimé dans les citations à la flûte et surtout et au hautbois : arioso « Ja, es sollen wohl Berge weichen »., dans l'acte II)… Créé au festival triennal de musique de Birmingham (avec pas moins de 400 exécutants), le drame édifiant, est joué chaque année de 1840 à 1930 lors du Three Choirs Festival. Il faut une grande expérience des effectifs importants et aussi un sens de la dentelle instrumentale autant que vocal (chez les choeurs que chez les solistes) pour réussir l'interprétation de ce défi dramatique et sacré. Inscrit dans l'avant dernière année de la courte carrière de Mendelssohn, l'ouvrage ainsi conçu dévoile les dernières recherches du génial Felix, conteur épique autant que fin portraitiste : le portrait d'Elie/Elias revêt dans le cours de l'action, une humanisation de plus en plus admirable, vertueuse et lumineuse. La progression en est l'élément moteur. L'humain et le divin, l'histoire et la prière individuelle se résolvent et fusionnent dans cette vaste peinture musicale particulièrement ciselée.

En témoignent aux côtés des airs du héros, les sections dévolues surtout dans la partie 2, à la soprano (« Höre Israel » air inaugural qui est le plus long : plus de 5mn), et au ténor.
Après l'ouverture fuguée à la Bach, se succèdent en une narration libre et animée, 42 numéros qui racontent le défi du prophète Elie lancé à la face des prêtres de Baal: le héros, en saint miraculeux y guérit le fils d'une veuve, et critique sans ménagement le roi d'Israël, Ahab, comme il réprimande la reine Jézabel. Mais celle-ci soulève son peuple contre le suractif prophète… qui démontre sa filiation divine et miséricordieuse en obtenant la pluie tant espérée (elle n'était pas tombée depuis 3 années), sur le Mont Carmel. Elie, ardent défenseur et proclamateur du monothéisme en des temps chaotiques et barbares, incarne aussi la détermination provocatrice de l'homme désireux d'élever ses semblables: le Prophète n'hésite pas à secouer la somnolence du peuple élu: "Jérusalem, toi qui tues tes prophètes!". En cela, Elie préfigure cet autre prophète, Jochanaan, qui lui aussi châtie sans mesure l'impie, la corruption, la paresse, tous les vices de ses semblables… Ayant achevé son oeuvre, Elie rejoint le ciel sur un char de feu, au moment où le choeur admiratif entonne un hymne en l'honneur de cet homme admirable qui sut leur montrer la voie par ses actions de grâce.
La ferveur électrique, grandiose et sublime sans jamais de solennité ni de pompe d'un Mendelssohn finalement très schumannien, se déploie ici dans un théâtre sacré qui exalte la tendresse et comme Schumann, un élan de l'âme, viscéralement ascendant, de plus en plus solarisé. Berlioz lors de la reprise d'Elias en 1847, fut saisi par sa grandeur et son humanité. La magie se réalisera-t-elle à Poitiers grâce à Philippe Herreweghe et entre autres, son fabuleux orchestre des Champs Elysées, phalange idéale sur instruments anciens.

_____

_____

LIRE aussi notre [critique du cd ELIAS de MENDELSSOHN par Thomas Hengelbrock](), DHM 2016
http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-mendelssohn-elias-1846-hengelbrock-2016-dhm/

_____

_____

ORLÉANS, l'Orchestre Symphonique joue les Heures du jour

ORLÉANS, Orch symphonique : Les Heures du jour, les 2, 3 mars 2019. Nouvel épisode prometteur à Orléans grâce à ce programme éclectique mais cohérent autour de sa thématique temporelle : 'les heures du jour »… Le chef **Vincent Renaud** invite à un cheminement en 7 épisodes signés Mozart, Haydn, Roussel, Delius, Debussy, Johann Strauss II et Von Suppé. Les œuvres ainsi retenues exigent beaucoup de l'orchestre ; des qualités de suggestion et de couleurs ajustées selon le caractère de chaque pièce : sérénade nocturne de **Mozart**, lever de soleil (**Delius**), matin (Symphonie n°6 de **Haydn**)… sans omettre deux sommets de la musique française à la fois impressionniste et pointilliste, Le festin de l'araignée, d'**Albert Roussel** (exceptionnelle évocation du monde animal de 1912), et surtout, l'ivresse érotique de Prélude à l'après-midi d'un faune de **Debussy** (1894), inspiré par le poème de

Mallarmé. Enfin il fut beaucoup de flexibilité et de raffinement pour réussir les valses symphoniques de Johann Strauss fils et de son confrère Franz von Suppé… Depuis les Saisons de Vivaldi, les instruments de l'orchestre sont invités à exprimer la poésie des heures du jour et de la nuit. Voici venue l'heure de l'orchestre climatique et atmosphérique… Beau défi pour l'Orchestre Symphonique d'Orléans, et pour le public, c'est la promesse d'une expérience symphonique de premier plan.



Les Heures du jour…
ORLEANS, Théâtre, salle Touchard
Samedi 2 mars 2019, 20h30
Dimanche 3 mars 2019, 16h

Informations
Réservations

Orchestre Symphonique d'Orléans
Direction: **Vincent Renaud**

Réservez votre place
http://www.orchestre-orleans.com/concert/les-heures-du-jour/



VINCENT RENAUD, chef d'orchestre engagé dans le domaine de la création, obtient en 2010 le Prix de la Révélation lors de la

cérémonie des Orphées d'Or de l'Académie du Disque Lyrique, puis en 2012 le Prix Talent Chef d'Orchestre par l'ADAMI. Il assure la direction de ce concert à Orléans les 3 et 4 mars 2019.

Programme détaillé

WOLFGANG AMADEUS MOZART
Sérénade n°6 en ré majeur, dite « ***Serenata notturna*** » KV 239
La Sérénade Nocturne joue des effets alternés des deux formations orchestrales, offrant aux auditeurs un surprenant jeu de couleurs et de textures.

JOSEPH HAYDN
Symphonique n°6 en ré majeur, dite « ***Le Matin*** », Hob I :6
Matin, Midi et Soir. Les symphonies n°6, 7 et 8 forment une trilogie qui se distingue par l'utilisation des instruments en tant que solistes. Très évocatrice et d'un caractère pastoral, l'introduction de la 6è évoque le lever de soleil.

ALBERT ROUSSEL

Le Festin de l'araignée, op.17

En 1912, Roussel compose un ballet dont le sujet est la vie des insectes. La suite orchestrale est remarquable par le génie de son orchestration, le raffinement de ses couleurs.

FREDERICK DELIUS

A Song Before Sunrise (chanson avant le lever du soleil)

A l'été 1918, Delius, influencé par Debussy et surtout Grieg, imagine en peintre, l'activité fourmillante de la nature avant l'aurore.

CLAUDE DEBUSSY

Prélude à « L'après-midi d'un faune »



Inspiré par le poème symboliste de Mallarmé (églogue de 1876, soit écrit presque 20 ans avant la musique du compositeur), **Claude Debussy** évoque reprend texte et tire du poète, « ***Prélude à l'après-midi d'un faune***« , c'est à dire les péripéties d'un jeune faune, d'abord sommeillant au contact des nymphes, flûtiste rêveur puis séducteur novice, comme exalté par les milles beautés et miracles que lui offre la nature enchanteresse et foudroyante (vol des cygnes, bosquets et marécages,…), au moment d'un soleil éblouissant à son zénith (… »*Inerte, tout brûle dans*

l'heure fauve… »)… : observation et contemplation, communion et fantasmes, désir et soupir, la musique exprime l'exaltation du jeune être qui s'éveille à l'amour et à la volupté : l'écriture de Debussy, picturale, d'une sensualité irrésistible produit un sommet de l'art symphonique français, suscitant un immense succès depuis sa création en 1894. D'autant que Mallarmé a validé la proposition musicale de Debussy sur son poème : adoubant le compositeur au génie onirique désormais indiscutable. Pour les Ballets russes de Diaghilev, la musique de Debussy est destinée à la chorégraphie elle aussi révolutionnaire du danseur créateur Nijinsky.

JOHANN STRAUSS

Intermezzo, Tausend und eine Nacht (Mille et une nuit)

Auteur du Beau Danube Bleu, Johann Strauss a donné à la valse symphonique ses lettres de noblesse, dépassant le cadre de la musique de danse pour composer des œuvre symphoniques qui sont de véritables poèmes en musique.

FRANZ VON SUPPÉ

Ouverture, ***Ein Morgen, ein Mittag und ein Abend in Wien*** (Matin, midi et soir à Vienne)

Si beaucoup de mélomanes connaissent ses opérettes viennoises, la délicieuse valse Ein Morgen, ein Mittag und ein Abend in Wien de Von Suppé, lumineuse, contrastée justifie d'être ainsi réhabilitée.

La réservation se fait auprès du Théâtre d’Orléans,

Boulevard Pierre Ségelle – 45000 Orléans.
Ouverture au public de 13h à 19h, du mardi au samedi
Tél : 02 38 62 75 30 (à partir de 14h).

Orchestre Symphonique d'Orléans

DIRECTION MARIUS STIEGHORST



LES HEURES DU JOUR

DIRECTION / VINCENT RENAUD

MARS
THÉÂTRE D'ORLÉANS

SAMEDI 2 / 20H30
DIMANCHE 3 / 16H

MOZART
Sérénade n°6 en ré majeur, dite « Serenata notturna » KV 239

HAYDN
Symphonique n°6 en ré majeur, dite « Le Matin », Hob I : 6

ROUSSEL
Le Festin de l'araignée, op.17

DELIUS
A Song Before Sunrise

DEBUSSY
Prélude à « L'après-midi d'un faune »

STRAUSS
Intermezzo, Tausend und eine Nacht (Mille et une nuit)

SUPPÉ
Ouverture, Ein Morgen, ein Mittag und ein Abend in Wien (Matin, midi et soir à Vienne)

MA VILLE, MON ORCHESTRE !

www.orchestre-orleans.com

TARIFS : 28/25/23/13€ - Réservations et ventes uniquement auprès du Théâtre d'Orléans, à partir du 2 octobre 2018, du mardi au samedi de 13h à 19h. **Tél : 02 38 62 75 30** (à partir de 14h)

COMPTE-RENDU, opéra. ANVERS, le 8 fév 2019. Hindemith : Cardillac. Dmitri Jurowski / Guy Joostens

Compte-rendu, opéra. Anvers, Opéra flamand, le 8 février 2019. Hindemith : Cardillac. Dmitri Jurowski / Guy Joostens. Attaché à l'Opéra des Flandres depuis le début des années 1990, le metteur en scène Guy Joosten vient d'annoncer que la présente production de Cardillac serait sa dernière proposée dans la grande institution belge. Gageons cependant qu'il sera encore possible de revoir certaines de ses productions emblématiques (notamment ses très réussies Noces de Figaro en 2015 http://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-gand-opera-le-18-juin-2015-wolgang-amadeus-mozart-le-nozze-di-figaro-david-bizic-levenet-molnar-julia-kleiter-julia-westendorp-renata-pokupic-kathleen-wilkinson-peter/) à l'occasion de reprises bienvenues. En attendant, le metteur en scène flamand s'attaque à Cardillac (1926), tout premier opéra d'envergure de Hindemith après ses premiers essais en un acte, notamment Sancta Susanna en 1922 (entendu notamment à Lyon en 2012).



Après la mise en scène élégante de Cardillac donnée à l'Opéra de Paris en 2005 et reprise en 2008, où **André Engel** donnait au héros des allures de gentleman cambrioleur (voir ici le

documentaire « Découvrir un opéra » consacré à Cardillac en 2007 http://www.classiquenews.com/paul-hindemith-cardillac-1926arte-le-17-fevrier-2007-a-22h30), **Guy Joostens** s'intéresse à la figure de l'artiste dans sa folie créatrice : on découvre ainsi un Cardillac qui joue une sorte de Monsieur Loyal envers et contre tous, manifestement grisé par la reconnaissance enfin acquise auprès du peuple unanime en début d'ouvrage. La transposition dans les années 1920 est une réussite visuelle constante, avec une utilisation discrète mais pertinente de la vidéo dans les images de la foule en noir et blanc (on pense immédiatement aux grands cinéastes de l'époque tel que Fritz Lang), le tout en une scénographie épurée qui met en avant de splendides éclairage aux tons mordorés, sans oublier l'ajout d'éléments grotesques dans l'esprit de George Grosz : cette dernière idée est particulièrement décisive pour figurer un Cardillac psychologiquement atteint, mais toujours flamboyant dans son irrationalité apparente. Les quelques accessoires révélés viennent toujours finement soutenir le propos, tels ces coussins dorés en forme de boyaux qui suggèrent à la fois les méfaits de l'assassin passé et à venir, tout autant qu'un écho à la folie matérialiste du Gripsou qui sommeille en lui.



Face à cette belle réussite, quel dommage que la direction terne et sans esprit de **Dmitri Jurowski** ne vienne gâcher la fête pendant toute la soirée : pourtant spécialiste de ce répertoire, le chef allemand se contente de battre la mesure en des tempi allants qui refusent respirations et variations, au profit d'une lecture qui privilégie résolument la musique pure. C'est d'autant plus regrettable que **l'Orchestre de l'Opéra des Flandres** se montre à la hauteur, mais ne peut rien face à cette battue indifférente à toute progression dramatique, dont seuls les passages apaisés permettent aux chanteurs de se distinguer quelque peu.

Ainsi du formidable Cardillac de **Simon Neal**, très investi dans l'exigeant parlé-chanté (sprechgesang), et ce au moyen d'une émission puissante mais toujours précise. A ses côtés, **Betsy Horne** (La fille de Cardillac) n'est pas en reste, même si on lui préfère plus encore la vibrante **Theresa Kronthaler** (La Dame), par ailleurs excellente actrice. Si on aurait aimé un Sam Furness davantage affirmé dans son rôle de Cavalier,

aux aigus parfois serrés, **Ferdinand von Bothmer** (L'Officier) convainc davantage avec son timbre clair. Enfin, **Donald Thomson** (Le Marchand d'or) se distingue dans son court rôle par ses phrasés souples et parfaitement projetés, tout autant qu'un superlatif choeur de l'Opéra des Flandres, une fois encore admirable de cohésion dans chacune de ses interventions.



Compte-rendu, opéra. Anvers, Opéra flamand / OPERA BALLET VLAANDEREN, le 8 février 2019. Hindemith : Cardillac. Simon

Neal (Cardillac), Betsy Horne (Die Tochter), Ferdinand von Bothmer (Der Offizier), Theresa Kronthaler (Die Dame), Sam Furness (Der Kavalier), Donald Thomson (Der Goldhändler). Orchestre et chœurs de l'Opéra des Flandres, direction musicale, Dmitri Jurowski / mise en scène, Guy Joostens / A l'affiche de l'Opéra des Flandres, à Anvers jusqu'au 12 février 2019 et à Gand du 21 février au 3 mars 2019

Illustrations : A. Augustijns / Opéra des Flandres / OPERA BALLET VLAANDEREN fev 2019

COMPTE RENDU, critique, opéra. MARSEILLE, Odéon, le 20 janvier 2019. LEHAR : La veuve joyeuse. Membrey / Lepelletier.

COMPTE RENDU, critique, opéra. MARSEILLE, Odéon, le 20 janvier 2019. LEHAR : La veuve joyeuse. Membrey / Lepelletier. Oui, vive la Veuve ! On ne criera pas pour autant « Mort aux maris ! » par prudence, presque chacun l'étant, l'ayant été ou le sera. Encore que la disons Pension de réversionque le vieux Palmieri de Marsovie laisse en mourant élégamment très vite à

sa jeunesse d’épouse Missia, plus que le budget restauré de la petite principauté d’Europe centrale ruinée, une constellation de millions, ferait le bonheur d’une myriade internationale de prétendants, soupirants aspirant à sa main pour restaurer leur fortune, ou la faire, pour la dilapider en restaurants chics parisiens avec champagne à gogo et gogo girls en campagne, dans cette capitale du monde et de la fête qu’est ce Paris de la fin du XIXesiècle où tout le monde se retrouve, mondains comme fripouilles, entre le Maxim’s cher déjà à tel Président d’hier, cher à faire rire jaune même un gilet d’aujourd’hui, et lieux de plaisirs racaille et canaille des hauteurs de la Butte à putes de Pigalle et Montmartre.

VIVE LA VEUVE !



Mais, pour éviter l’évasion fiscale de la Veuve, fatale aux finances de la Marsovie, l’Ambassadeur à Paris complote pour lui donner pour époux un Marsovien non venu de Mars, le Prince Danilo, attaché d’Ambassade, peu gourmé gourmet, gourmand d’affriolantes gourgandines parisiennes, apparemment peu tenté par la tentante Veuve, dont on apprendra que son cœur battit autrefois pour elle, avant que celui du mari n’en claqua d’amour.
Bref, léger, très léger argument du vaudeville initial d’Henry Meilhac (1830-1897), prolifique auteur, viveur et noceur, fréquentant réellement le monde de la fête du Gai(pas encore officiellement gay) Parisqu’il décrit. Avec son complice Ludovic Halévy, rencontré un an avant cette pièce, en 1860, il commencera une intense collaboration de près de vingt ans,

semée de chefs-d'œuvre, les livrets érudits et comiques des plus célèbres opérettes de Jacques Offenbach, La Belle Hélène(1864), La Vie parisienne(1866), La Grande-duchesse de Gérolstein(1867) et La Périchole(1868) et, naturellement, Carmende Georges Bizet (1875), etc. Une œuvre prolifique, rentable, qui permettait à ce célibataire endurci de vivre sa vie sans veuve à laisser ni à désirer pour son argent.
Ici, l'argument est bien mince, encore aminci par la nécessité d'une adaptation pour la musique, qui allonge toujours le temps des textes. Mais cette pauvreté dramatique est habillée, enrichie d'une musique qu'on a beau connaître semble-t-il depuis toujours tant elle a une sorte d'évidence intemporelle de la mémoire collective et individuelle, qu'on est toujours étonné de la redécouvrir dans la fraîche beauté de sa paradoxale et déjà ancienne éternité.
On retrouve donc l'Odéon, seule maison en France entièrement vouée et dévouée à l'opérette et, dans le foyer, à des récitals d'airs d'opérettes (Une heure avec… un ou deux grands chanteurs) hors des pièces de théâtre en tournée.C'est avec un plaisir à la fois enfantin et érudit que l'on découvre de simples décors en carton peint d'un temps où le théâtre s'acceptait humblement comme théâtre, avec ses voyants artifices, et l'on se dit que Mozart, notamment avec sa miraculeuse Flûte enchantée populaire, devait en connaître de semblables. Ici, de symétriques colonnades à boulons d'architecture industrielle du temps, et, en fond de lumières changeantes, une Tour Eiffel contemporaine, chef-d'œuvre métallique d'industrie, illuminée par le miracle aussi contemporain de la « Fée électricité ». Les costumes, de l'Opéra de Marseille, comme toujours, seront élégants, d'époque aussi mais avec, dans les scènes de liesse nationale, d'un folklore imaginaire d'Europe centrale de fantaisie pour cette fantasque Marsovie, une minuscule parcelle imaginaire du vaste Empire austro-hongrois qui va bientôt voler en miettes : comme les fastes du Titanic, ceux de cette Belle Époque feront aussi naufrage avec cette folie suicidaire d'une Europe en Guerre de 14-18. Mais la musique, elle, surnagera et vivra

pour notre bonheur.



À la direction musicale, **Bruno Membrey** la traite amoureusement, la caresse, suivi avec une effusion affective par un **Orchestre de l'Odéon** au mieux de son engagement et l'on apprécie la finesse des timbres mis en relief de certains pupitres. **Le Chœur phocéen** de **Rémy Littolf** fait plus que jouer le jeu : il joue avec un contagieux plaisir dans le rythme très musical, sans temps mort qu'Olivier Lepelletier, autre spécialiste de ce répertoire respectueusement servi, donne à

sa mise en scène, avec une distribution où, du dernier comparse aux rôles principaux, chacun, sans s'économiser, contribue avec bonheur au nôtre par son engagement et son talent. D'ailleurs, les « Bis ! » qui fusent de la salle et les généreuses reprises par toute la joyeuse troupe des couplets de la fin, à n'en plus finir, sont une gratitude, une reconnaissance par le public, de tout ce travail élaboré à la fois individuellement et collectivement.

Même des figures, de simples silhouettes sont campées avec une précision loufoque, ainsi les comparses Pritschitch (**Jean-Luc Épitalon**) et Bogdanovitch (**Michel Delfaud**), paire devenue trio avec le Kromski d'**Antoine Bonelli** qui n'a même pas besoin de chanter : il lui suffit de ralentir une syllabe, de dénouer lentement le ruban de la missive, pour déchaîner les rires, tous en peine d'épouses encanaillées. Dans ce domaine, sans non plus chanter, **Simone Burles** est une, lubrique Praskovia lancée à l'assaut sexuel du Prince Danilo. Dans un finale festif endiablé, **Carole Clin** est unecManon menant Maxim's de main de maître, pardon, de maîtresse, et à la cravache !
Avant de reprendre dans ce lieu même sa Gaby Deslys marseillaise qu'il a ressuscitée, **Christophe Bornest** un Guatémaltèque haut en couleurs et timbre de voix de ténor, duo avec la voix de baryton du D'Estillac de **Frédéric Cornille**, remarqué à l'Opéra dans Traviata, joyeuse paire de compères prétendants intéressés de Missia.
Dans la catégorie mari aveugle, stentor à grande gueule tonitruante sur ventre trônant et moustaches avantageuses, **Olivier Grandest** un Baron Popoff inénarrable de suffisance et de naïveté face à sa femme. Et quand celle-ci est la piquante **Caroline Géa**, qui fut aussi ici une digne et remarquable Fille de Madame Angot, l'Ambassadeur marsovien a intérêt à veiller à ses quartiers de noblesse : la belle Nadia, jouant les mutines, câlines et coquines Zerlina, allusion musicale de la pièce à Don Giovanni, veut et ne veut pas, ne veut pas et veut, très lyriquement en forme, finit tout de même, comme dans les Noces de Figaro, autre clin d'œil, par entrer dans le

propice « joli pavillon » que lui chante et ouvre, d'une superbe voix d'amant postulant, Camille de Contançon, un élégant, romantique et ardent ténor **Christophe Berry**. Il est vrai que ledit pavillon a la forme d'un éventail qui, comme dans Tosca, a sa part dans l'intrigue.
Fort heureusement, la générosité de Missia, la Veuve, la sauvera du déshonneur conjugal dans lequel elle veut et ne veut pas sombrer mais on sent bien qu'elle succombera un jour. À moins qu'elle ne soit vite veuve de son pouffant Popoff d'époux.
Voulant et ne voulant pas non plus succomber, lui aux charmes de la Veuve, du moins l'affirme-t-il, Danilo, le Prince décadent, est incarné par **Régis Mengus**, qui fut ici un superbe Ange Pitou dans la Fille de Madame Angot. Il lui prête sa prestance et un beau timbre de baryton large et chaud, et un talent d'acteur qui sait donner comme une distance même en chantant son crédo libertin, nimbant sa voix d'un grain de mélancolie : vanité, vacuité de cette vie ou chagrin secret de l'amour désintéressé raté dans sa jeunesse avec Missia : « Manon, Lison, Ninon… » ne sont sans doute que la ronde des figures interchangeables, même dans leur sonorité qui riment, mais ne riment à rien, de l'amour sûrement avec un grand tas mais non de l'Amour avec un grand A de la Missia perdue, pauvre, retrouvée riche mais perdue pour le sentiment, qui ne s'achète pas.
Cette Veuve que l'on dit joyeuse, toute riche qu'elle soit de feu son mari, ne l'est pas plus qu'il ne faut et garde le sourire et la tête froide au milieu des assauts galants de galants par l'odeur du fric attirés. Ils ont beaux jouer les boys empressés de comédie américaine lui offrant, espérant plus, des joyaux dans une scène où elle est érigée en Marylin Monroe, elle ne chante pas pour autant Diamants are girl's best friends, Danilo, l'amour de jeunesse étant pour elle un trésor d'une autre trempe. Elle n'est même pas coquette, c'est plutôt lui le coquet caquetant comme un coq dans le poulailler de ces dames vénales qu'il n'a même pas eu à conquérir mais à prendre ou même à ramasser. Pourtant, que d'atouts déploie,

sans outrancière ostentation, **la Missia de Charlotte Despaux** ! Bonne actrice, blonde, belle sans agressivité, physique de poupée, elle a une voix facile, ample, au médium fruité, aux aigus chaleureux, menée avec un art consommé du chant :sa ballade de la légende de Vilya, « la dryade aux yeux mystérieux », est un moment de poésie, un appel, un rappel au passé d’un amour vivant à Danilo.



La musique déroule, dans un enchaînement voluptueux, airs solistes, duos, ensembles, danses, d’une grande beauté. Le septuor « Ah, les femmes, femmes, femmes ! » y est le plaisant couplet d’une misogynie neutralisée par son excès

même, scandé avec un grand dynamisme. La danse ne pouvait manquer, marquée du sceau d'Offenbach dont le souvenir passe aussi dans l'œuvreavec ses satiriques politiques cancaniers et les érotiques cancans et french-cancan. Mine de rien, avec sa mine naïve et sa candide chevelure, le FiggdeJacques Lemaire entre dans la danse avec des transes de trans ou travesti levant la jambe, déchaîné au milieu du déchaînement chorégraphique réglé par Esmeralda Albert où **Adonis Kosmadakis** est un Valentin le Désossé plus souple et démantibulé que nature. À s'en démantibuler les mâchoires de rire.

_____

COMPTE RENDU, critique, opéra. MARSEILLE, Odéon, le 20 janvier 2019. LEHAR : La veuve joyeuse. Membrey / Lepelletier.

Die lustige Witwe(1905)
LA VEUVE JOYEUSE
Opérette en 3 actes DE
FRANZ LEHÁR
Livret de Victor LÉON et Léo STEIN
d'après L'Attaché d'ambassade (1861) d'Henri Meilhac

La Veuve joyeuse de Franz Lehár
Marseille, Théâtre de l'Odéon,

Les 19 et 20 janvier 2019
Direction musicale : Bruno MEMBREY
Mise en scène : Olivier LEPELLETIER
Chorégraphie : Esmeralda ALBERT

Missia Palmieri: Charlotte DESPAUX
Nadia : Caroline GÉA
Manon : Carole CLIN
Praskovia:Simone BURLES
Prince Danilo : Régis MENGUS
Baron Popoff: Olivier GRAND
Camille de Contançon : Christophe BERRY
Figg:Jacques LEMAIRE
D'Estillac:Frédéric CORNILLE
Lérida:Jean-Christophe BORN
Kromski: Antoine BONELLI
Pritschitch : Jean-Luc ÉPITALON
Bogdanovitch : Michel DELFAUD

Danseurs :Esmeralda Albert, Doriane Dufresne, Léha Henry, Adonis Kosmadakis, Mathilde Tutialis.

Illustrations : Christian Dresse
1 – Le coq et ses poulettes (Mengus et girls);

2 – « Diamants are girl's best friends » (Veuve et prétendants);
3 – « Heure exquise… » (Missia, Danilo);

COMPTE-RENDU, critique,

récital de piano. DIJON, le 26 janv 2019. Liszt, Sciarrino. Jean-Pierre Collot.



Compte rendu, récital, Dijon, Opéra, Auditorium, le 26 janvier 2019. Liszt et Sciarrino. Jean-Pierre Collot, piano. Ce concert s'inscrit au centre d'un triptyque où la musique de notre temps est confrontée à la musique ancienne. Le pianiste **Jean-Pierre Collot** n'emprunte jamais les voies de la facilité. C'est particulièrement le cas ce soir, où, sous l'intitulé « Virtuosités italiennes », il a choisi de faire alterner l'Italie des « Années de pèlerinage » de Liszt avec les trois premières sonates qu'avait écrites Salvatore Sciarrino pour son instrument. Familier du procédé, habité par la musique du compositeur italien, il avait déjà mis en regard ces sonates avec la musique de Debussy dans un album enregistré en 2016. Le choix de ce soir apparaît encore plus légitime. Le voyage auquel nous sommes conviés est moins celui de l'Italie que l'immersion dans l'univers de Dante (à une pièce près, la Canzonetta de Salvator Rosa), le récital s'achevant de façon explicite « après une lecture de Dante ». Toutes les pièces sont enchaînées. L'élision des ruptures que constituent les applaudissements renforce les liens quasi génétiques qui unissent ces pièces : il n'y a pas davantage de distance qu'entre une rhapsodie hongroise et une des ultimes compositions de Liszt.

Trop rarement jouée en France, malgré sa consécration internationale, la musique de Sciarrino, abondante, couvrant

tous les domaines, d'une richesse insoupçonnée, mérite d'être découverte ou approfondie. Sauf erreur, sa dernière illustration hexagonale (Stupori, à la Fondation Louis Vuitton) remonte à novembre dernier. Même s'il semble avoir renoncé à l'écriture de sonates pour piano depuis sa cinquième (1994), chacune est un monument, dont l'exigence technique et musicale décourage certainement nombre d'interprètes. Peu importent les règles de composition qui ont présidé à leur écriture, « oeuvres volubiles, électriques et à la virtuosité vif-argent » (J.-P. Collot). L'ambition de l'interprète prolonge celle du créateur : créer ce qu'il appelle une « forme à fenêtres », en nous proposant une sorte de galerie sonore, comparable à la déambulation devant des peintures de la Renaissance, ou aux évocations de Dante et de Pétrarque, familières à Sciarrino. Le pianiste nous confie l'avoir visité dans sa maison-musée, alors que son piano était ouvert sur les Années de pèlerinage. Le compositeur orchestrait précisément Sposalizio, prémonition du concert de ce soir.

L'engagement physique, la virtuosité, non seulement digitale et corporelle, mais aussi expressive, paroxystique nous fascinent : l'univers de Liszt se prolonge bien dans la proposition du compositeur sicilien. L'amplification des moyens, des effets est poussée à l'extrême : recours à la troisième pédale, qui génère d'extraordinaires résonances, usage dramatique de longs silences, sauvagerie de certaines attaques, déferlement de vagues qui nous engloutissent, mais aussi caresses sensuelles, rêveries poétiques, clusters des avant-bras, etc., la plus large palette sonore y est déployée pour une expression singulière, très personnelle. Ainsi, la deuxième sonate, infernale, oppose-t-elle des interjections d'une puissance inouïe, des agrégats fluides, insaisissables, qui ajoutent à la résonance. L'effet est hallucinant, de déchirements, d'agressions impérieuses. . Il ne l'est pas moins dans la troisième, qui s'inscrit naturellement dans sa descendance, semblant défier la plus grande virtuosité, avec des frappes, des touchers, des oppositions démesurées, et des

passages quasi impressionnistes. En regard, on oublie la virtuosité lisztienne, tant le naturel empreint les Années de pèlerinage. L'aspect profondément mélodique en est valorisé par la confrontation. La plénitude du jeu de Jean-Pïerre Collot est admirable : c'est rond, puissant, percussif comme fluide, ténu, au service d'une musique qu'il a fait sienne, pour notre plus grand bonheur.

_____

_____

Compte rendu, récital, Dijon, Opéra, Auditorium, le 26 j anvier 2019. Liszt et Sciarrino. Jean-Pierre Collot, piano.

COMPTE-RENDU, CRITIQUE, opéra. TOURCOING, le 7 fév 2019. MOZART : La Clémence de Titus. Duffau, Tilquin, Boucher, …Olivier, Schiaretti.



COMPTE-RENDU, CRITIQUE, opéra. TOURCOING, le 7 fév 2019. MOZART : La Clémence de Titus. Duffau, Tilquin, Boucher, …Olivier, Schiaretti. Tourcoing, fabrique lyrique unique. Presque un après [la disparition de son fondateur Jean-Claude Malgoire (le 14 avril 2018)], **L'Atelier Lyrique**

poursuit très haut cette exigence salvatrice et magicienne qui réalise l'équation ténue du chant, de la musique, et du théâtre. Détenteur d'un secret fédérateur, **Jean-Claude Malgoire** comme nul autre, savait choisir les œuvres, les interprètes, surtout ses complices à la mise en scène : une intelligence globalisante unique qui a permis et permet encore aujourd'hui, de proposer des lectures toujours justes et fines des oeuvres du répertoire ou moins connues. Une vision et une façon de travailler qui font désormais la réputation de la ville de Tourcoing.

C'est assurément le cas de cette nouvelle production du dernier seria de Wolfgang, **La Clémence de Titus** (créée à Prague en septembre 1791). Inspiré de Racine (moins du sujet que de sa vision intimiste et psychologique) et d'abord du livret de Métastase, la partition témoigne du dernier Mozart, lequel avec son librettiste Mazzola, tout en répondant à une commande de circonstance (pour le couronnement de l'Empereur Leopold II), propose sa version du genre seria : épurée, franche, directe. En deux parties, l'action ne faiblit pas et musicalement produit des enchaînements fabuleux qui renforcent ce flux orchestral inédit, d'un souffle expressif nouveau – déjà développé dans son seria antérieur *Idomeneo* (n'écoutez que la succesion des airs finaux du I, depuis le fameux « Parto » de Sesto, au trio puis à l'incendie de Rome et au chœur funèbre qui pleure la mort supposée de l'Empereur….). Tout cela est d'un sang neuf, visionnaire même.

A Tourcoing, poursuite d'une

excellence lyrique
TITUS ou l’opéra du cœur



Ici, un vrai travail d’équipe éclaire dans l’opéra politique de Mozart, sa force émotionnelle qui distingue les personnalités clés de Titus et Vitellia… **Le chef Emmanuel Olivier** qui a travaillé avec Jean-Claude Malgoire, prolonge l’esprit de troupe et cette implication collective qui continue de distinguer Tourcoing des autres foyers de création lyrique. La direction est vive, imaginative, au diapason d’une partition affûtée dont il sait souligner la force dramatique (malgré les idées fausses distillées contre elle). Le brio et la sensualité sombre des airs avec la clarinette d’amour (ou clarinette de basset), pour l’air précité de Sesto : « *Parto* » au I ; ou avec le cor de basset pour l’air capital de Vitellia

« *Non più di fiori* »), l'acuité des timbres instrumentaux, l'allant des cordes (dès l'ouverture), et chaque final (avec chœur) … au dessin à la fois claire et puisant, accréditent une direction que n'aurait pas renié Malgoire lui-même.
D'autant que Titus était son opéra préféré. On peut déduire que le choix du maestro défunt quant au metteur en scène, était lui aussi capital. La présence de **Christian Schiaretti** est évidente ; les deux hommes ont travaillé à Tourcoing pour 12 productions, dont un somptueux Pelléas créé en 2015, repris à Tourcoing en 2018 ; cette Clémence aurait du être leur 13è. S'y cristallise le vœu esthétique de Malgoire : la fusion parfaite du théâtre et de la musique ; l'un et l'autre ne tirant jamais la couverture à soi, surtout pas au détriment de l'autre. De sorte que sur scène, se déploie une action lyrique produite comme une pièce de théâtre (économie et lisibilité discrète des décors / peut-être davantage de lumière parfois aurait été profitable, en particulier pour éclairer le relief mordant et essentiel ici des récitatifs, parmi les mieux écrits des opéras mozartiens ; qu'ils aient été pour partie écrits par son élève Süsmayer…). Qu'importe l'œil du compositeur a veillé à la cohérence dramatique, à la force de l'architecture globale, à la violence des passions qui s'affrontent, révélant comme toujours chez Mozart, la vérité des âmes, et la sincérité des cœurs.
Conçue comme un théâtre simplifié, presque symbolique (*Le serment des Horaces* de David n'est pas loin), la scène lyrique prend souvent des airs de bas-relief antique dont le diamant synthétique du texte, l'intensité émotionnelle des airs accrochent l'écoute par leur justesse et leur vérité.

LES CHANTEURS… Piliers de la distribution, trois voix se distinguent nettement. La vaillance du ténor **Jérémy Duffau dans le rôle-titre fait mouche**. On lui reprocherait certaines notes mal négociées ou des aigus parfois tendus… n'empêche, la franchise de l'émission et l'intonation globale crédibilisent son incarnation, une réalisation solide d'un empereur tiraillé entre devoir et affection (pour Sesto, voire davantage), en proie à l'inflexibilité mais au final, porté par cet idéal des Lumières qui en fait un Prince vertueux et… clément. S'il sait pardonner à ceux qui ont intrigué pour sa mort, Sesto et Vitellia, Titus sait aussi les tenir fermement, les obligeant à un vœu de loyauté s'ils veulent désormais conserver la vie. Cette tension politique est bien présente, idéalement incarnée par la posture du ténor.



Marc Boucher (Publius)

Double discret et permanent, à la silhouette d'acteur très aboutie, à la fois souple et investie, **le Publio du baryton Marc Boucher** soigne les nuances de son personnage dont il fait le garant coûte que coûte de l'autorité impériale. En lui s'affirme malgré les avatars et péripéties de l'action, une conscience politique et morale imperturbable, de surcroît dotée surtout d'une clairvoyance exceptionnelle : c'est lui qui révèle au détour d'une tirade (II) que la relation entre Titus et Sesto serait de nature amoureuse… Le chanteur, ailleurs très fin diseur (il poursuit l'enregistrement de mélodies françaises, travail à long terme et d'un apport majeur, hier dédié à Fauré, prochainement à Massenet). La couleur du timbre est superbe (il fut cet été à Québec un Golaud embrasé) et par son seul air (au II décidément), le baryton canadien, ciselant le métal argenté de ses récitatifs, apporte une épaisseur remarquable au rôle qui assoit aussi harmoniquement les ensembles auxquels il participe.



Marc Boucher (Publio) et **Jérémy Duffau** (Titus)

Enfin, torche vivante et palpitante qui fait de Titus un opéra du cœur avant d'être un manifeste politique, la soprano suisse **Clémence Tilquin** illumine les planches par l'intelligence captivante de sa Vitellia : aussi haineuse, infecte, manipulatrice au I (envoûtant Sesto jusqu'à en faire l'assassin de l'Empereur), que ravagée par la culpabilité de son intrigue criminelle au II, – hyène détruite, véritablement terrassée par une triple prise de conscience : celle du meurtre qu'elle a piloté (contre Titus), celle de la trahison à Sesto (exploitant l'amour de ce dernier dont elle n'avait pas su mesurer jusque là la puissance ni la sincérité), enfin celle de sa propre lâcheté qui lui inspirent alors dans son

air essentiel « *Non più di fiori* », le sentiment de sa mort. Il est vrai que le jeu tout en simplicité et profondeur onirique du clarinettiste **Lorenzo Coppola** (jouant alors du cor de basset à l'exotisme lugubre et glaçant) renforce l'impact ahurissant de cet air qui bien qu'il ait été recyclé dans l'opéra, fonctionne à merveille, faisant de Vitellia, le personnage clé de la partition par cette sublime métamorphose (l'intrigante est saisie par une humanité inconnue qui la dépasse soudainement). Une passionnante prise de rôle qui confirme les vertus dramatiques et vocales de la jeune soprano, déjà remarquée par CLASSIQUENEWS pour son interprétation du rôle de *Colombe* dans Ascanio de Saint-Saëns, opéra révélé en 2018 par le chef Guillaume Tourniaire (CLIC de classiquenews d'octobre 2018).



Amaya Dominguez (Sesto) et **Clémence Tilquin** (Vitellia)

Théâtrale et intimiste, d'une épure et lisibilité affûtée, bien dans l'esprit de l'écriture mozartienne, cette nouvelle production de La Clémence de Titus prolonge la leçon de Jean-Claude Malgoire. La continuité est donc assurée à Tourcoing. Une « aventure » qui se poursuit et comptera un nouveau volet passionnant du 17 au 21 mai prochains avec la burletta d'une ineffable finesse, L'Occasione fa il ladro de Rossini, autre production choisie par Jean-Claude Malgoire, et dirigée également par **Emmanuel Olivier** (avec les mêmes **Jérémy Duffau** et **Clémence Tilquin**)… A suivre.

COMPTE-RENDU, CRITIQUE, opéra. TOURCOING, le 7 fév 2019. MOZART : La Clémence de Titus. Duffau, Tilquin, Boucher, …Olivier, Schiaretti.

Wolfgang Amadeus Mozart : La Clémence de Titus (1791)
Opéra en deux actes – Livret de Caterino Mazzola d'après Pietro Metastasio

Tito: Jérémy Duffau, ténor
Vitellia: Clémence Tilquin, soprano

Sesto: Amaya Dominguez, mezzo-soprano
Annio: Ambroisine Bré, soprano
Servilia: Juliette Raffin Gay, soprano
Publio: Marc Boucher, baryton-basse

Chœur de l'Atelier Lyrique de Tourcoing
La Grande Écurie et la Chambre du Roy
Direction musicale : Emmanuel Olivier
Mise en scène : Christian Schiaretti

Approfondir
LIRE nos dossiers dédiés au dernier seria de Mozart La Clémence de Titus de Mozart
http://www.classiquenews.com/tag/la-clemence-de-titus/

VOIR notre reportage vidéo de la production de Pelléas et Mélisande par le duo Schiaretti et Malgoire, créée en 2015, reprise à Tourcoing en mars 2018 pour le centenaire Debussy

LILLE, ONL. STAR WARS, Un nouvel espoir, 14 et 15 fév 2019. Ciné-concert

LILLE, ONL. STAR WARS, 14 et 15 fév 2019. Ciné-concert de rêve à Lille… **La saga Star Wars de George Lucas** n'aurait jamais eu son retentissement ni sa puissance dramatique sans le chant de l'orchestre qui sert de résonateur, d'amplificateur à sa formidable action interstellaire. **John Wiliam**s a composé l'une des musiques de films les plus envoûtantes, inscrites dans le mystère voire la terreur (quand l'infâme Dark Vador paraît), mais aussi dans le drame et l'onirisme des étoiles… L'Orchestre National de Lille joue la carte du grand écran et de la magie orchestrale en proposant pendant deux soirs, les 14 et 15 février prochains; la projection sur grand écran et la présence de l'Orchestre National en direct sur la scène du Nouveau Siècle. C'est une nouvelle expérience symphonique de premier plan associant le souffle des images cinématographiques et les couleurs de l'orchestre.

Dès la semaine prochaine (jeudi 14 et vendredi 15 février), l'Orchestre National de Lille se lance dans la saga interstellaire Star Wars. Pour cette première expérience, épisode 1 (Un Nouvel Espoir) est proposé en ciné-concert à l'Auditorium du Nouveau Siècle. Au programme, l'épopée cinématographique et le son symphonique, mais aussi de nombreuses surprises au public, dont les interventions d'une quinzaine de cosplayers bénévoles (agréés par Lucas Film) : la « Garnison 501 » (avec possibilité de selfies et autres pour les plus grands fans…).

UN NOUVEL ESPOIR : film de George Lucas / Musique originale de **John Williams**. Présentation du film en ciné concert par l'ONL : » *Les mélodies de John Williams sont célèbres dans le monde entier. Leur énergie communicative et leur majesté éclatent de la plus splendide des manières dans Star Wars Episode IV, le tout premier film de la saga. Pour illustrer la quête de Luke Skywalker, Williams a une idée de génie : le leitmotiv wagnérien (un motif musical symbolise un personnage précis). Tout en multipliant les références au répertoire symphonique, le compositeur américain invente donc un thème pour chaque protagoniste, neuf au total, qu'il enchaîne avec une maestria vertigineuse. Si on y ajoute un génie de l'orchestration qui parvient toujours à trouver l'instrument idéal pour donner du galbe à un décor… ce premier ciné-concert du cycle promet de nous propulser dans les étoiles.* »

DES PLACES en vente le soir du concert… Les séances sont complètes, seuls quelques billets pourront être remis en vente le soir même suite à des désistements. (tarifs de 29 à 68€) : www.onlille.com

Orchestre National de Lille
Ernst van Tiel, direction

Lille, auditorium du Nouveau Siècle, 20h
Jeudi 14 février 2019
Vendredi 15 février 2019



INFORMATIONS sur le site de l'Orchestre National de Lille – ONL ici : http://www.onlille.com/saison_18-19/concert/star-wars-episode-iv/

vidéo :

https://www.youtube.com/watch?v=dKHNx4gfrok

La suite en mars 2019…
Ciné concert épisode 2 :

Prochains rvs, les 13 et 14 mars 2019, au Nouveau Siècle à 20h : Ciné concert **épisode 2 : STAR WARS : L'Empire contre-attaque** (film de Irvin Kershner, 1908 / Musique originale de John Williams). Avec l'Orchestre National de Lille – Kevin Griffiths, direction. Projection sur grand écran et orchestre

en direct. Irvin Kershner signe un volet noir et complexe, à l'écriture shakespearienne, où l'action s' enrichit de destins individuels torturés et douloureux. La musique magnifie l'image par sa partition fantastique et onirique là encore (thème de Dark Vador ; thème de Yoda, le sage détenteur, transmetteur, révélateur de la force enfouie et dormante…). Un must absolu.

RESERVATIONS sur le site de l'Orchestre National de Lille – ONL ici :
http://www.onlille.com/saison_18-19/concert/star-wars-episode-v/

En 2020, l'Orchestre National de Lille présentera deux autres épisodes en ciné-concerts : le Retour du Jedi en février / le Réveil de la Force en avril. Places en vente pour ces spectacles dès le 1er juillet 2019 ou vers la mi-mai au moment de l'ouverture des abonnements 2019-2020 de l'Orchestre. A suivre de près. Que la force soit avec toi. A suivre…

CD événement, annonce. Alessandro SCARLATTI : L’Assunzione della Beata Vergine (EB Monaco, M Peyrègne – 1 cd PARATY, nov 2017)



CD événement, annonce. Alessandro SCARLATTI : L’Assunzione della Beata Vergine (EB Monaco, M Peyrègne – 1 cd PARATY, nov 2017)… RESURRECTION MAJEURES… Porté par le chanteur et chef, Mathieu Peyrègne, l’Ensemble Baroque de Monaco édite chez **PARATY**, un oratorio marqué par l’incandescence dramatique et la sensualité brûlante telles que seul le Baroque italien fut capable de le ciseler à la fin du XVIIè par un Caldara (cf son oratorio éblouissant et très proche Il Primo Omicidio) ou le premier pilier de la dynastie Scarlatti, Alessandro qui incarne la pureté du style napolitain le plus séduisant, proche des Vénitiens par sa flexibilité et sa suavité dramatique, avant les sécheresses du plein XVIIIè. Oratorio, opéra, l’œuvre ainsi restituée en première mondiale est les deux en réalité car les climats émotionnels, l’architecture de la partition (diverse, cultivant solos et duos entre l’épouse, l’époux – deux sopranos-, Amour et Eternité), exploite toutes les ressources signifiantes d’un texte souvent déchirant, incarné par le chant à la fois articulé et expressif de la soprano Aurora Peña, pilier vocal

de cette partition éblouissante en particulier dans les récitatifs … embrasés, ardents, déclamés, habités.
La présente révélation souligne le patronage et le goût musical **Prince Antoine 1er de Grimaldi (1661 – 1731)** « qui fut un grand passionné de musique à la fin du XVIIème siècle ». Alessandro Scarlatti (contemporain du Prince) a créé l'oratorio ***L'Assunzione della Beata Vergine*** lors de l'intronisation du Prince, à la succession de son père Louis 1er Grimaldi (1701).



Il s'agit donc de la résurrection d'un chef d'oeuvre de dévotion et de ferveur, propre au contexte monégasque du tout début XVIIIè. Linguistique, dramatique, la partition éclaire surtout un texte original sur le thème de l'amour de Marie et de son époux, éclairé par une langue lumineuse et directe. Voilà qui accrédite l'admiration de Debussy pour Alessandro, « l'Orpheus italien » (Monsieur Croche, 1921), … égal enfin révélé d'un Purcell et aussi d'un Haendel. Concernant l'éditeur, **PARATY** reprend le flambeau des labels qui hier audacieux, inspirés, savaient diffuser le meilleur des recherches musicologiques les plus récentes dans le champs aujourd'hui éteint du Baroque. Une recréation mondiale majeure qui ressuscite ce goût pour les trésors oubliés des XVIIè et XVIIIè. Ce Scarlatti fulgurant, palpitant est l'écho des grandes découvertes musicologiques et discographiques de ce qui fit hier l'âge d'or de la révolution baroqueuse des années 1970, 1980, 1990… Ce disque essentiel souligne la force du tempérament lyrique et dramatique d'**Alessandro (1660-1725)**, fondateur de l'école napolitaine, égal des suiveurs et disciples de la grande leçon de Monteverdi : Cesti, Cavalli,… Alessandro fait la synthèse de Carissimi et Monteverdi, de Stradella et Legrenzi ; à Rome, Alessandro est proche de Corelli ; les deux sont protégés par la Reine Christine de

Suède. Par sa diversité et son raffinement, l'oeuvre d'Alessandro Scaralatti annonce celle de Mozart. On comprend donc la valeur de la partition ainsi ressuscitée, quand tous les opéras de l'auteur , sans omettre ses nombreuses partitions sacrées, demeurent encore oubliées, écartés… non jouées.

CD élu CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2019 : Grande critique à venir du cd Alessandro SCARLATTI : L'Assunzione della Beata Vergine par l'Ensemble Baroque de Monaco, Mathieu Peyrègne, dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS.

Plus D'INFOS sur le site de PARATY : http://paraty.fr/portfolio/lassunzione-della-beata-virgine-alessandro-scarlatti/

Webserie. INSTAGRAM : INSTRAVIATA, la Traviata 2.0… (1er-30 mars 2019).



INSTAGRAM : INSTRAVIATA, la Traviata 2.0… (1er-30 mars 2019). ELSA DREISIG, la plus jeune Traviata depuis La Callas… L'annonce est aguicheuse et demande à être approfondie. En réalité Arte diffuse une série de petits clips qui compose une BD animée, soit 30 épisodes sous pour expliquer l'opéra de Verdi : La Traviata, d'après Dumas fils. La jeune soprano Elsa Dreisig, diva consacrée par classiquenews (son dernier et premier cd Miroirs a réçu notre CLIC de classiquenews en décembre 2018), a chanté pour la première fois le personnage de Violetta Valery au Staatsoper de Berlin (la bande son des épisodes dessinés utilise l'interprétation d'Elsa Dreisig à Berlin et sa Traviata de 2017) . Les épisodes sont diffusées sur instagram, chaque jour à midi, composant une BD 2.0 où l'histoire de Violetta croise la vie artistique de la soprano franco-danoise. A voir sur Arteconcert. INSTRAVIATA, à découvrir sur Arte concert : 30 épisodes en BD pour découvrir autrement le métier d'Elsa Dreisig à travers son interprétation de la Traviata de Verdi… Du vendredi 1er au samedi 30 mars 2019. Dessin : Léon Maret – réalisation :

Claire Albry et Timothée Magot.
Au moment de publier cette info, nous n'avons pas visionné les épisodes. Quelle est au juste l'interaction entre le dessin l'histoire de la Traviata (epxliquée) et la vie et le chant d'Elsa Dreisig ? A suivre…

_____

VISITER le site officiel d'**Elsa Dreisig**
https://www.elsadreisig.fr

Elsa Dreisig chante en 2019 : Zerlina (Opéra de Paris : 11 – 13 juillet 2019)

LIRE aussi notre critique complète du cd MIROIRS d'Elsa Dreisig (1 cd warner classics / CLIC de classiquenews novembre 2018)



CD, critique. MIROIR(S). ELSA DREISIG, soprano (1 cd ERATO). Déjà la prise de son est un modèle du genre récital lyrique : la voix de la soliste se détache idéalement sur le tapis orchestral, détaillé et enveloppant. Le programme de la soprano Pretty Yende enregistré chez SONY ne bénéficiait pas d'un tel geste orchestral ni d'une telle

prise de son. Dans cet espace restitué avec finesse, la voix somptueuse de la jeune mezzo française affirme un beau tempérament, sensuel, épanoui, naturel, et aussi espiègle (sa Rosina qui l'avait révélé au Concours de Clermont Ferrand : voir notre entretien avec la jeune diva, alors non encore distingué par son prix Operalia 2016) : du chien, une finesse enjouée, et donc un talent belcantiste naturel. Sa comtesse, quoiqu'on en dise trouble malgré une couleur qui manque de profondeur, mais la justesse de l'intonation, le souci de la ligne, indique là aussi, aux côtés de la rossinienne, l'excellente mozartienne

_____

_____

COMPTE-RENDU, critique, concert. LILLE, Nouveau Siècle, le 2 févv 2019. Mahler : Symphonie N°1 « Titan ». Orch National de Lille / A. Bloch.

COMPTE-RENDU, critique, concert. LILLE, Nouveau Siècle, le 2 février 2019. Mahler : Symphonie N°1 dite Titan. Orchestre

National de Lille / Alexandre Bloch. C’est dans un projet passionnant – qui est toujours aussi un défi un peu fou… – qu’**Alexandre Bloch** vient de jeter ses forces (et bien évidemment celles de **l’Orchestre National de Lille** que le chef français dirige depuis septembre 2016) : offrir au public lillois une intégrale des Symphonies de Mahler – d’ici à janvier 2020 – dans leur ordre chronologique. C’est ainsi l’occasion « de suivre le parcours créatif d’un génie musical unique, qui révolutionna l’écriture symphonique par sa démesure visionnaire », comme l’indique si bien le programme de salle.
Autre particularité de ce coup d’envoi, avec **la Première Symphonie (dite « Titan »)**, on assiste ce soir à un concert « connecté ». En effet, après une première expérience réussie (en janvier 2018) autour du Sacre du printemps de Stravinski, Alexandre Bloch renouvelle sa proposition de concert connecté.

GUSTAV en smartphony… Démesure visionnaire de Mahler et concert connecté



L’ONL a en effet fait développer une application smartphone unique au monde (intitulé **Smartphony**) qui permet au public (mais aussi aux internautes, derrière leurs ordinateurs, grâce au site Youtube, en particulier la chaine de l’ONL Orchestre National de Lille) d’interagir avec l’orchestre. La première partie du concert est animée par le vrai chauffeur de salle qu’est Alexandre Bloch, par ailleurs excellent pédagogue, qui livre une mine d’informations sur Mahler et son œuvre, mais tout en testant les connaissances du public via l’application…



La seconde partie de soirée se montre plus « sérieuse », et si – dans la première – l'audience a pu décider elle-même du tempo que le chef devait prendre dans tel ou tel mouvement, **Alexandre Bloc**h reprend ici totalement les commandes pour livrer une interprétation vibrante du chef d'œuvre mahlérien.
De fait, après cette première partie récréative et ludique, à laquelle l'orchestre s'est d'ailleurs prêté avec un plaisir communicatif, l'auditeur peut enfin goûter à la qualité exceptionnelle, à l'homogénéité sans faille, ainsi qu'à la perfection technique dont la phalange des Hauts de France est capable. Sous la battue du maestro Bloch, rien ne dépasse, tout est joué au cordeau, sans le moindre accroc. Irréprochable, donc, et superbement investi, l'ONL impose d'entrée de jeu une vraie concentration de l'écoute, en faisant rayonner les « bruits de nature ».
Amoureux du son, Alexandre Bloch dirige sans partition, avec une précision très détaillée, mais jamais sévère, qui laisse le public goûter toutes les subtilités de timbre et les audaces de l'orchestration mahlérienne ; l'orchestre est tout simplement somptueux, opulent dans la texture des cordes, tendre dans ses soli respectifs – la contrebasse de **Mathieu Petit**, la harpe de **Anne Leroy-Petit…** -, magistral par la cohésion de ses pupitres. Et lorsque le chef lâche la bride – dans le dernier mouvement («*Dall'inferno*», comme précisé par Mahler) -, les pupitres se mettent à vrombir dans un épanouissement sonore qui ne se fait jamais au détriment des composantes de l'écriture orchestrale. Saluons la résistance et l'infaillibilité des cuivres, et notamment les huit cors qui – selon les recommandations d'un Mahler toujours soucieux de projection dans l'espace – achèvent debout cette « titanesque » symphonie, dans une robustesse et une ivresse du son que l'on est pas prêt d'oublier… Alors bravo !



COMPTE-RENDU, critique, concert. LILLE, Nouveau Siècle, le 2 février 2019. Mahler : Symphonie N°1 dite Titan. Orchestre National de Lille / Alexandre Bloch.

LIRE aussi notre **entretien avec Alexandre BLOCH** à propos de l'intégrale des symphonies de Mahler à Lille
http://www.classiquenews.com/entretien-avec-alexandre-bloch-lintegrale-mahler-en-2019/

LIRE aussi notre **présentation du cycle des symphonies de Gustav Mahler par l'Orchestre National de Lille et Alexandre Bloch** – 5 premières symphonies jusqu'à juin 2019
http://www.classiquenews.com/lille-onl-lintegrale-mahler-2019/

Prochain rv du cycle Mahler au Nouveau Siècle à Lille : **jeudi 28 février 2019, 20h / MAHLER : Symphonie n°2 « Résurrection »,** nouveau volet incontournable
http://www.onlille.com/saison_18-19/concert/resurrection/
ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE
DIRECTION : ALEXANDRE BLOCH SOPRANO : LISA LARSSON / MEZZO-SOPRANO : CHRISTIANNE STOTIJN / CHŒUR PHILHARMONIA CHORUS / CHEF DE CHŒUR : GAVIN CARR / CHEF ASSISTANT : JONAS EHRLER